

# ANTHROPEN

Le dictionnaire francophone d'anthropologie ancré dans le contemporain

## ANTHROPOLOGIE FRANÇAISE CONTEMPORAINE

Copans, Jean  
EHESS

Date de publication : 2026-04-04

DOI : <https://doi.org/10.47854/2nvfj136>

[Voir d'autres entrées dans le dictionnaire](#)

L'apparition de l'École française de sociologie au tournant du XX<sup>e</sup> siècle a été marquée par une cohabitation affirmée avec l'ethnologie et le comparatisme culturel et social. Des penseurs-sociologues comme Célestin Bouglé, Émile Durkheim, Robert Hertz, Lucien Lévy-Bruhl, conceptualisèrent l'organisation sociétale moderne en intégrant systématiquement les maigres données disponibles à l'époque portant sur les sociétés dites primitives ou pré-logiques. Mais c'est leur collègue Marcel Mauss qui allait se consacrer plus exclusivement à l'analyse ethnologique – à ceci près que ses analyses étaient purement livresques et qu'il allait d'ailleurs jusqu'à douter de l'utilité d'un accès direct au terrain puisque, selon lui, les informations fournies par les agents et militaires coloniaux étaient suffisantes (Mauss 1913 ; Copans 2016). Cette préoccupation est d'ailleurs absente de ses cours des années 1930 (publiés en 1947) malgré sa lecture positive des *Argonautes du Pacifique occidental* de Malinowski dès sa parution (1922). Enfin, aucun de ces chercheurs ne contestait le bienfondé de la domination coloniale des populations « ethnologisables » qu'il fallait, selon eux, continuer à « civiliser ». Toutefois la Première Guerre mondiale met provisoirement fin à cet élan français.

C'est la création de l'Institut d'ethnologie en 1925 par Paul Rivet, Marcel Mauss et Lucien Lévy-Bruhl qui concrétise la mise sur pied d'un pôle spécifique de recherches et de publications dans cette discipline, ainsi que l'ouverture d'un premier cursus disciplinaire. Le passage à l'enquête de terrain s'impose progressivement à partir de la fin des années 1920, tant en Algérie (Germaine Tillion et Thérèse Rivière) qu'en Afrique noire (Mission Dakar-Djibouti de Marcel Griaule, accompagné de Michel Leiris) ou encore en Nouvelle-Calédonie (Maurice Leenhardt).

C'est Marcel Griaule qui symbolise le mieux le cheminement de cette époque, mais il faut tout de même rappeler qu'il est nommé professeur d'ethnologie à la Sorbonne en 1943 par le gouvernement de Vichy alors que les juifs comme Mauss sont radiés de la fonction publique depuis 1940. (Notons la forte opposition des ethnologues à cette époque au régime de Vichy. Le premier réseau de la résistance français s'organisera dès 1940 au sein du Musée de l'homme mais suite à une

ISSN : 2561-5807, Anthropen, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Copans, Jean, 2026, « Anthropologie française contemporaine », *Anthropen*.  
<https://doi.org/10.47854/2nvfj136>

dénonciation, de nombreux chercheurs seront arrêtés, exécutés, emprisonnés ou déportés. Certains réussirent à s'exiler.) Après la guerre, il devient même conseiller de l'Union française et décède en 1956. L'équipe largement féminine de Griaule (Germaine Dieterlen, Déborah Lifchitz, Denise Paulme) a fortement symbolisé la nouveauté de cette démarche empirique. On retiendra évidemment la singularité du terrain indochinois pratiqué par Nguyen van Huyen, car c'est un vietnamien qui avait fait des études d'ethnologie en France et son doctorat d'État sous la direction de Lucien Lévy-Bruhl.

C'est le continent américain qui suscite les véritables innovations non coloniales, avec Alfred Métraux en Haïti ou au Pérou, Roger Bastide et Jacques Soustelle au Mexique ou encore Claude Lévi-Strauss au Brésil. N'oublions pas enfin Paul-Émile Victor et Robert Gessain s'intéressant aux Inuit du Groenland dès les années 1935-1945. L'intérêt intellectuel et informatif de l'École nationale de la France d'Outre-Mer (ENFOM) dès les années 1910-1935 pour l'ethnologie, avec les recherches de terrain d'administrateurs comme Maurice Delafosse ou Henri Labouret, confirme la curiosité scientifique d'une partie du personnel colonial. Cependant la position officielle s'interdisait de recourir à ces disciplines pour mieux gérer l'empire, à la différence des Britanniques qui s'adonnèrent, dès le début des années 1920, sous l'impulsion notamment de Bronislaw Malinowski, à une anthropologie de gouvernement. Signalons enfin la fondation de deux institutions coloniales appuyant des recherches de terrain dans toutes les disciplines, naturalistes ou humaines, l'Institut français d'Afrique noire en 1938, et l'Office de la Recherche scientifique coloniale en 1943, devenu Office de la Recherche scientifique et technique outre-mer (ORSTOM) en 1953 (et IRD en 1999).

Pendant cette même période du début du siècle et de l'entre-deux-guerres se développe une forte curiosité folkloristique, portée notamment par Paul Sébillot ou Arnold van Gennep, qui s'institutionnalise plus tard en une ethnologie au sein du Musée national des arts et traditions populaires fondé par Georges-Henri Rivière en 1937. Ce dernier n'est qu'une section du nouveau Musée de l'Homme regroupant anthropologie physique, préhistoire et ethnologie fondé cette même année par Paul Rivet pour l'Exposition universelle qui se tenait à Paris. Installé au Palais de Chaillot, il reprend et enrichit les collections du musée d'ethnographie du Trocadéro fondé dès 1882 par Ernest Théodore Hamy.

L'après-guerre voit l'arrivée d'une nouvelle génération qui se projette sur les terrains du monde entier. Certes le poids de l'empire se fait encore sentir. Ainsi, deux textes de Michel Leiris et Georges Balandier mettent « la situation coloniale » au cœur de l'ethnologie (Leiris 1950 ; Balandier 1951), tandis que, *a contrario*, l'ouvrage collectif *Ethnologie de l'Union française* en deux volumes dirigé par Jean Poirier et André Leroi-Gourhan (1953) suggère les modalités d'une assimilation coloniale réussie après avoir présenté un panorama ethnographique complet de toutes les populations colonisées par la France. Par ailleurs l'Indochine, en proie à une guerre de libération qui va durer huit ans, quitte définitivement l'orbite française (Nguyen Van Guyen devenant ministre de l'enseignement du nouveau gouvernement vietnamien). Parallèlement, Georges Condominas menait au cours des années 1950 un terrain tout à fait impressionnant, rendu célèbre par son ouvrage pour la collection « Terre Humaine », *L'exotique est quotidien* (1965). Cette collection, lancée en 1955 par le géographe-ethnologue des terres arctiques, Jean Malaurie, en est venue à symboliser

l'esprit de la nouvelle ethno-anthropologie française de l'après-guerre, mêlant récits d'enquêtes de terrain, témoignages culturels et voyages philosophiques, avec par exemple *Tristes Tropiques* de Claude Lévi-Strauss (1955), *Afrique ambiguë* de Georges Balandier (1957) ou plus tard *Le cheval d'orgueil* de Pierre Jakez Hélias (1975) (Aurégan 2001).

De son côté, la politique de l'Algérie « française » (une colonie de peuplement, à la différence des autres colonies) va malheureusement conforter les perspectives racistes et coloniales des universitaires locaux et imprégner les recherches ethnographiques jusqu'à l'indépendance acquise en 1962. La première partie de la carrière du sociologue Pierre Bourdieu se déroule à cette époque charnière (1956-1960) et débute comme celle d'un ethnologue. Son *Que-sais-je ?* de 1958 s'intitule paradoxalement *Sociologie de l'Algérie*, mais de fait l'ouvrage est une synthèse livresque très peu critique de l'ethnologie coloniale (et colonialiste) malgré un emprunt provisoire à la notion de situation coloniale de Balandier dans sa première édition (Martin-Criado 2008). On retient surtout sa publication, avec le sociologue algérien Abdelmalek Sayad, d'une remarquable monographie des camps militaires de regroupement des paysans instaurés pendant la guerre d'Algérie, *Le déracinement* (1964).

C'est surtout l'Afrique noire qui va monopoliser l'attention anthropologique pendant le quart de siècle qui suit la fin de la Seconde Guerre mondiale, grâce aux recherches de Balandier et de ses collègues du Centre d'Études africaines (fondé en 1957) de la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE (devenu EHESS en 1975), comme Paul Mercier, Gilles Sautter, Denise Paulme. Les populations amérindiennes amazoniennes constituent l'autre grand pôle des recherches de terrain où s'affirme la réputation théorique de l'anthropologie structurale de Claude Lévi-Strauss et de son Laboratoire d'anthropologie sociale du Collège de France où il a été élu en 1960 (voir les travaux de ses élèves Pierre Clastres, Jacques Lizot ou encore Philippe Descola). Une fois admise et reconnue la nécessité première du travail de terrain, ce sont néanmoins les points de vue théoriques, leurs différends et leurs effets conflictuels qui vont monopoliser et singulariser l'attention disciplinaire pendant au moins deux décennies.

Lévi-Strauss, qui a passé la Seconde Guerre mondiale à New-York, y a découvert la richesse de l'anthropologie américaine au point qu'une université a même cherché à le recruter (*Anthropologie structurale zéro* 2019). À son retour en France à la fin des années 1940, il soutient son doctorat d'État, *Les Structures élémentaires de la parenté* (1949) puis publie un recueil d'articles, *Anthropologie structurale*, en 1958, ambitieuse déclaration théorique. À partir des années 1960, il conceptualise *La pensée sauvage* (1962), qu'il applique ensuite à une étude systématique des mythologies amérindiennes exposées dans un premier ensemble de quatre volumes intitulé *Mythologiques* (1964-1971 ; voir Monod 2022).

De son côté Balandier, après avoir fréquenté l'Afrique de l'Ouest dès 1945, se consacre à des terrains d'Afrique centrale (Gabon et Congo) qui débouchent sur ses deux doctorats en 1955, *Sociologie actuelle de l'Afrique noire* et *Sociologie des Brazzavilles noires*. On retiendra le sous-titre du premier, « Dynamiques des changements sociaux en Afrique centrale », qui conforte le choix novateur du terme de sociologie dynamique, qui correspond dans la pratique à l'anthropologie sociale et non plus à l'ethnologie – Benoît de L'Estoile (2017) a pu démontrer, grâce à la consultation des Archives nationales d'outre-mer, qu'il s'agissait même d'une

anthropologie appliquée sollicitée par l'administration coloniale. Enfin, Paul Mercier conduisait la première recherche urbaine africaniste au tout début des années 1950 à Dakar, de manière plus sociologique qu'anthropologique (à la différence de Balandier à Brazzaville), tandis que Jean Guiart devenait un spécialiste de l'Océanie.

Les terrains du Pacifique, de l'Asie du Sud-Est ou continentale (Inde) et bien entendu amérindiens de l'Amérique latine et centrale sont de plus en plus reconnus et suscitent des sous-traditions inédites influencées également par les discussions et collaborations avec les chercheurs américains et britanniques déjà nombreux sur ces terrains non africains ; mentionnons les réflexions de Louis Dumont sur le système de castes (1966) ou plus tard d'Alban Bensa qui étudie puis soutient le mouvement indépendantiste kanak de la Nouvelle-Calédonie (1982). Cette expérience le conduit d'ailleurs à élaborer une réflexivité disciplinaire radicale (Bensa 2006). De son côté, l'ethnologie de la France s'affirme comme partie tout à fait prenante de ce même mouvement grâce notamment aux grandes enquêtes des Recherches coopératives sur programme (RCP) du CNRS du début des années 1960 (Aubrac, Bretagne, Pyrénées). Cette mobilisation touche également l'équipe de Lévi-Strauss en 1967 dont quatre chercheuses (Tina Jolas, Yvonne Verdier, Marie-Claude Pingaud et Françoise Zonabend) ouvrent un vaste chantier à Minot en Bourgogne. L'ouverture d'un nouveau musée des Arts et traditions populaires au Bois de Boulogne de Paris en 1971 symbolise le succès des efforts de Georges Henri Rivière puis de Jean Cuisenier, originellement spécialiste de la Tunisie.

Au moins cinq collections d'ouvrages d'anthropologie voient d'ailleurs le jour au cours de cette décennie chez des éditeurs importants, et plusieurs revues (notamment publiées par la VI<sup>e</sup> section de l'EPHE) incarnent les points de convergence des préoccupations des aires culturelles ou thématiques : *L'Homme*, *Cahiers d'Études africaines*, *Études rurales*, *Ethnologie française*. L'EHESS et l'Université de Paris X-Nanterre deviennent de leur côté les pôles pédagogiques et de recherche les plus dynamiques. Ce mouvement générationnel est confirmé par la création en 1978 de l'Association française d'anthropologie par plus de 150 chercheurs.

Pourtant c'est le marxisme qui va agiter l'anthropologie française au tournant des années 1960. Claude Meillassoux, élève de Balandier, conduit en 1958 une anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire avant de lancer des recherches sur le commerce traditionnel et l'esclavage précolonial (1975). Il publie à ce moment-là l'ouvrage qui devient l'un des best-sellers de la discipline, *Femmes, greniers et capitaux* (1975) qui met en lumière le rôle du mode de production domestique. Cette quête des modes de production précapitalistes a mobilisé de nombreux chercheurs, comme Emmanuel Terray, Pierre-Philippe Rey ou Pierre Bonnafé. De son côté, Maurice Godelier relit l'œuvre de Marx et Engels et propose une autre orientation de l'anthropologie économique marxiste en 1965 qu'il conforte à la suite d'un premier terrain chez les Baruya de Nouvelle-Guinée (1982). Inspirée pour partie par les positions du philosophe Louis Althusser, une espèce de guerre théoricienne larvée finit par confronter les « structuralistes » réunis autour de Lévi-Strauss, les africanistes dynamistes de Balandier, qui s'était recentré à partir des années 1965 autour de l'anthropologie politique, et la nébuleuse marxiste qui remportait un certain succès au sein de la nouvelle génération des élèves africanistes de Balandier des années 1965-1975 : Marc Augé (voir Colleyn et Dozon 2008), E. Terray, Marc-Henri Piau, Jean-Loup Amselle, Jean Copans, Jean-Pierre Dozon, Jean Bazin. À partir de 1970, le

terme d'anthropologie a définitivement pris le dessus même si une approche plus traditionnelle de l'ethnologie, peu encline à se pencher sur le changement social, mobilise encore des chercheurs, notamment au sein du département de l'Université de Nanterre.

Pourtant c'est le marxisme qui va agiter l'anthropologie française au tournant des années 1960. Claude Meillassoux, élève de Balandier, conduit en 1958 une anthropologie économique des Gouro de Côte d'Ivoire avant de lancer des recherches sur le commerce traditionnel et l'esclavage précolonial (1975). Il publie à ce moment-là l'ouvrage qui devient l'un des best-sellers de la discipline, *Femmes, greniers et capitaux* (1975) qui met en lumière le rôle du mode de production domestique. Cette quête des modes de production précapitalistes a mobilisé de nombreux chercheurs, comme Emmanuel Terray, Pierre-Philippe Rey ou Pierre Bonnafé. De son côté, Maurice Godelier relit l'œuvre de Marx et Engels et propose une autre orientation de l'anthropologie économique marxiste en 1965 qu'il conforte à la suite d'un premier terrain chez les Baruya de Nouvelle-Guinée (1982). Inspirée pour partie par les positions du philosophe Louis Althusser, une espèce de guerre théoriste larvée finit par confronter les « structuralistes » réunis autour de Lévi-Strauss, les africanistes dynamistes de Balandier, qui s'était recentré à partir des années 1965 autour de l'anthropologie politique, et la nébuleuse marxiste qui remportait un certain succès au sein de la nouvelle génération des élèves africanistes de Balandier des années 1965-1975 : Marc Augé (voir Colleyn et Dozon 2008), E. Terray, Marc-Henri Piaux, Jean-Loup Amselle, Jean Copans, Jean-Pierre Dozon, Jean Bazin. À partir de 1970, le terme d'anthropologie a définitivement pris le dessus même si une approche plus traditionnelle de l'ethnologie, peu encline à se pencher sur le changement social, mobilise encore des chercheurs, notamment au sein du département de l'Université de Nanterre.

Dans les années 1980, la référence marxiste disparaît assez rapidement de la réflexivité philosophique et socio-anthropologique. Certes les noms de Maurice Godelier, Claude Meillassoux ou encore de Emmanuel Terray sont bien présents dans les salles de séminaire et dans les bibliothèques, mais la nouvelle génération qui s'installe progressivement dans les années 1990 abandonne assez rapidement l'approfondissement conceptuel et plus encore l'engagement idéologico-politique constitutifs de ce mouvement. De nombreux manuels disciplinaires paraissent durant cette décennie, confirmant une demande pédagogique nouvelle, et il en est d'ailleurs de même pour la sociologie. Ainsi l'anthropologie de la parenté doit reconnaître les nouvelles formes des relations parentales issues de la libération des mœurs, ce qui aboutit à la mise en cause du formalisme analytique qui a régné sur ce domaine pendant un demi-siècle. Cela implique d'abord de tenir compte des interrogations nouvelles posées par les anthropologues femmes, plus ou moins féministes (Nicole Mathieu, Françoise Échard, Françoise Héritier). La déconstruction de la notion d'ethnie (Amselle, Bazin) va par ailleurs mettre un terme au projet ethnologique d'un inventaire des populations dites encore primitives ou traditionnelles. Jean-Loup Amselle en tire d'ailleurs en 2001 la théorie des branchements portant sur le mode de fabrication de sociétés, avant de devenir le critique de toutes les formes de primitivisme anthropologique (2011). Les caractéristiques institutionnelles du pouvoir ainsi que la distinction entre sociétés sans État et sociétés à État ne paraissent plus aussi pertinentes car ce sont l'action et les acteurs qui conduisent à étudier la politique et non plus le politique (Izard 1988). L'américaniste Pierre Clastres en était d'ailleurs

arrivé à théoriser l'existence de *La société contre l'État* en 1974 pour contrer les analyses marxistes s'appuyant sur l'existence de classes sociales, mais cette problématique resta sans suite. Par contre l'examen des royautés ou des empires par les africanistes a démontré la nécessité d'un détour par une anthropologie historique d'une part, et d'un examen de l'intrication entre les formes organisées, lignagères, segmentaires et informelles des pouvoirs au-delà de la sempiternelle problématique de l'invention de l'État hiérarchisé et centralisé, d'autre part (Ciavolella et Wittersheim 2016). L'anthropologue le plus innovant est certainement Gérard Althabe avec sa méthode de l'enquêteur impliqué (Bazin et al. 2005). Ses travaux sur le Congo, Madagascar puis l'espace urbain français ou encore la Roumanie couvrent tout le dernier tiers du siècle.

Les questionnements inédits de la nouvelle génération de politistes comme ceux qui sont réunis autour de la revue *Politique africaine* à partir de 1980 finissent par réorienter une partie des travaux empiriques, y compris ceux des anthropologues. « Le politique par le bas » (Bayart, MBembe et Toulabor 1992) ne résulte pas seulement de recherches révélant l'aspect invisible ou informel du politique populaire non officiel ; il manifeste aussi une curiosité pour la (re)construction des rapports politiques extérieurs aux institutions, aux partis et aux acteurs officiels de ce champ. Les cheminements symboliques, d'âge, de genre, de corporations, fabriquent les acteurs politiques du local qui s'infiltrent dans les mécanismes sociétaux dits nationaux. Enfin la dimension religieuse ou idéologique des phénomènes est repensée à partir de la notion de personne ou du *Génie du paganisme* conceptualisé par Marc Augé (1982). Le clientélisme, la corruption, l'assignation identitaire, les effets intimes des économies informelles deviennent le cœur même de la machinerie sociale et sont considérés comme la norme et l'inspiration des cultures dominantes les plus modernes (voir Banégas 2003).

La mutation des expérimentations concrètes de la discipline se vérifie très visiblement dans l'étude de l'espace urbain à partir des années 1980. Dans une synthèse de ses propres enquêtes pendant cette longue décennie, Michel Agier examine en 1999 *L'invention de la ville* par ses marges internes et externes. Les désorganisations sociétales des années 1980-1990 finissent par éroder profondément la paix sociale nécessaire au déroulement des recherches en science sociales : les guerres dites civiles, les déplacements de population qui s'ensuivent, le développement concomitant de camps de déplacés, les crises alimentaires récurrentes (famines), transforment simultanément les objets et les conditions de la conduite du terrain anthropologique (Heuzé 2000 ; Agier 2002). C'est d'ailleurs tout naturellement que ce dernier en était venu à intituler la publication des communications d'un colloque, *Anthropologues en danger* (1997).

Les territoires modernes proprement nationaux restent incontournables à la fin du XX<sup>e</sup> siècle bien qu'ils soient phagocytés petit à petit par l'usage plus systématique de la méthode de l'enquête ethnographique par les sociologues et les politistes. Cette sociologie ethnographique étudie des terrains esquivés par l'anthropologie. Ainsi les classes ouvrières et populaires voire immigrées des banlieues en constituent un parfait exemple à partir des années 1990 avec les travaux sociologiques de Michel Pialoux, Stéphane Beaud, David Lepoutre, Olivier Schwartz et Christian Masclat. Enfin l'actualisation des préoccupations issues du mouvement des Arts et traditions populaires revitalisent ces dernières autour du département d'ethnologie de

l'Université de Nanterre et de la revue *Ethnologie française*. L'œuvre de Martine Segalen en est un parfait exemple puisqu'elle porte autant sur la famille bretonne traditionnelle, la famille européenne que sur le jogging (Baussant 2024).

Le sous-développement et le développement, l'anthropologie de la maladie puis des pandémies, confortent les intuitions dynamistes des confrontations Nord-Sud. C'est d'abord Jean-Pierre Olivier de Sardan qui met en exergue le développement comme forme du changement social en 1995. La globalisation, à l'autre extrémité de ce spectre empirique, finit elle-même par être prise en compte (Abélès 2008) tandis que sous l'impulsion de Descola (qui a succédé à Héritier et par conséquent à Lévi-Strauss au Collège de France), un tournant épistémologique s'opère qui vise à remettre en cause la coupure entre nature et culture (Descola 2005) afin de construire une anthropologie de l'Anthropocène. On peut alors s'interroger sur les effets imprévus de la disparition du lien colonial initial du siècle précédent au regard des prétentions post- ou dé-coloniales à déconstruire définitivement le regard et surtout la méthode ethnographique.

Parallèlement la profonde transformation intellectuelle (et commerciale ?) des musées d'ethnologie va moduler, de manière souvent négative, le programme visible de l'anthropologie. Pour ce qui est du Musée de l'Homme, quelques objets se retrouvent d'abord au Pavillon des Sessions du musée du Louvre (à l'instigation d'un marchand d'art et collectionneur, ami du président Jacques Chirac, et non d'un anthropologue), renommée aujourd'hui Galerie des cinq continents (sans l'Europe !). Mais l'essentiel de ses collections est déménagé au tout nouveau musée des Arts et Civilisations d'Afrique, d'Asie, d'Océanie et des Amériques du quai Branly qui est inauguré en 2006 (Price 2011). Il prendra par la suite le nom de Jacques Chirac en 2016. De son côté, la tradition des Arts et traditions populaires disparaît à la suite de la fermeture de son musée transféré en 2013 à Marseille pour devenir le Musée des civilisations de l'Europe et de la Méditerranée (MUCEM) ; au motif d'offrir une perspective plus moderne, son fonds « traditionnel » se retrouve plutôt dans les réserves que dans les salles d'exposition. Malheureusement ces musées valorisent toujours la soi-disant charge exotique de ces objets, un état d'esprit en très fort décalage pourtant avec les principes les plus modernes de l'anthropologie.

L'inquiétude quant à une ghettoïsation éventuelle de l'anthropologie française, voire francophone, par rapport à la domination anglo-saxonne, semble à peine effleurer les réflexions actuelles portant sur l'avenir de la discipline (Leservoisier et Vidal 2007). La conscience ambitieuse du destin réflexif et programmatique de cette dernière, si marquée au moment de son envol dans les années 1960-1970, semble quelque peu en déshérence en ce début de XXI<sup>e</sup> siècle.

## Références

- Abélès, M., 2008, *Anthropologie de la globalisation*, Paris, Payot.
- Agier, M. (dir.), 1997, *Anthropologues en danger. L'engagement sur le terrain*, « Cahiers de Gradhiva », Paris, J.-M. Place.
- Agier, M., 1999, *L'invention de la ville. Banlieues, townships, invasions et favelas*, Paris, Éditions des Archives contemporaines.
- Agier M., 2002, *Aux bords du monde, les réfugiés*, Paris, Flammarion.

ISSN : 2561-5807, *Anthropen*, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Copans, Jean, 2026, « Anthropologie française contemporaine », *Anthropen*.  
<https://doi.org/10.47854/2nvfi136>

Amselle, J.-L., 2011, *Rétrovolution. Essais sur les primitivismes contemporains*, Paris, Stock.

Augé, M., 2008 [1982], *Génie du paganisme*, Paris, Gallimard, coll. « Essais ».

Aurégan P., 2001, *Terre Humaine. Des récits et des hommes. Un autre regard sur les sciences de l'homme*, Paris, Nathan.

Balandier G., 1951, « La situation coloniale : approche théorique », *Cahiers internationaux de sociologie*, XI : 44-79.

Banégas, R., 2003, *La démocratie à pas de caméléon. Transition et imaginaires politiques au Bénin*, Paris, Karthala, coll. Recherches internationales.

Baussant M. (dir.), 2024, *Ethnologie française*, numéro thématique « Martine Segalen. En quête de sentiers », (3).

Bayart, J.-F., A. MBembe et C. Toulabor, 1992, *Le politique par le bas en Afrique noire. Contribution à une problématique de la démocratie*, Paris, Karthala, coll. « Les Afriques ».

Bazin J., 2008, *Des clous dans La Joconde. L'anthropologie autrement*, Toulouse, Anacharsis.

Bazin L. et al., (dir.), 2005, *Journal des Anthropologues*, numéro thématique « Gérard Althabe », (102-103), <https://doi.org/10.4000/jda.1376>

Bensa A., 2006, *La fin de l'exotisme. Essais d'anthropologie critique*, Toulouse, Anacharsis.

Bensa, A., 1982, *Les Chemins de l'alliance. L'organisation sociale et ses représentations en Nouvelle-Calédonie, région de Touho, aire linguistique cémuhî* (avec Jean-Claude Rivierre, Paris, SÉLAF.

Ciavolella R. et E. Wittersheim, 2016, *Introduction à l'anthropologie du politique*, Louvain-La-Neuve, De Boeck supérieur.

Colleyn J.-P. et J.-P. Dozon (dir.), 2008, *L'Homme*, (185-186), numéro thématique « L'anthropologie et le contemporain. Autour de Marc Augé », <https://doi.org/10.4000/lhomme.24097>

Condominas, G., 1965, *L'exotisme est quotidien*, Paris, Plon, coll. « Terre humaine ».

Copans J., 2016, « Leiris et Balandier face à la situation coloniale des années 1950. Entre dévoilements socio-politiques et redéfinitions disciplinaires », *Raison présente*, 198 : 61-73, <https://shs.cairn.info/revue-raison-presente-2016-3-page-61?lang=fr&ref=doi>

De L'Estoile B., 2017, « Enquêter en "situation coloniale". Politique de la population, gouvernementalité modernisatrice et sociologie "engagée" en Afrique équatoriale française », *Cahiers d'études africaines*, 228 : 863-919, <https://doi.org/10.4000/etudesafricaines.21565>

Descola P., 2005, *Par-delà Nature et Culture*, Paris, Gallimard.

Dumont, L., 1966, *Homo Hierarchicus. Essai sur le système des castes*, Paris, Gallimard.

Griaule, M., 1957, *Méthode de l'ethnographie*, Paris, PUF.

ISSN : 2561-5807, *Anthropen*, Université Laval, 2021. Ceci est un texte en libre accès diffusé sous la licence CC-BY-NC-ND, <https://creativecommons.org/licenses/by-nc-nd/4.0/>

Citer cette entrée : Copans, Jean, 2026, « Anthropologie française contemporaine », *Anthropen*. <https://doi.org/10.47854/2nvfi136>

- Heuzé G., 2000, *Bombay en flammes 1983 : le cri de deux mondes*, Paris, L'Harmattan.
- Izard, M. (dir.), 1988, Revue française de science politique, numéro thématique « L'anthropologie politique aujourd'hui », 38(5), [https://www.persee.fr/issue/rfsp\\_0035-2950\\_1988\\_num\\_38\\_5](https://www.persee.fr/issue/rfsp_0035-2950_1988_num_38_5)
- Leiris, M., 1988 [1950], « L'ethnographie devant le colonialisme », in *Cinq études d'ethnologie*, Paris, Gallimard.
- Leroi-Gourhan, A. et J. Poirier, 1953, *Ethnologie de l'Union Française*, Paris, PUF (deux volumes).
- Leservoisier O. et L. Vidal (dir.), 2007, *L'anthropologie face à ses objets. Nouveaux contextes ethnographiques*, Paris, Éditions des Archives contemporaines.
- Lévi-Strauss, C., 2019, *Anthropologie structurale zéro*, Paris, Le Seuil.
- Malinowski, B., 1922, *Argonauts of Western Pacific*, Londres, Routledge & Kegan Paul Ltd.
- Martin-Criado, E., 2006, *Les deux Algéries de Pierre Bourdieu*, Bellecombe-en-Bauges, Le Croquant.
- Mauss, M., 1969 [1913], « L'ethnographie en France et à l'étranger », in *Œuvres*, tome 3, Paris, Éditions de Minuit : 395-434.
- Meillassoux, C., 1975, *Femmes, greniers et capitaux*, Paris, F. Maspero.
- Mercier, P., 2021, *Dakar dans les années 1950*, Paris, Éditions du CTHS.
- Monod, J.-C., 2022, *Dictionnaire Lévi-Strauss*, Paris, Vrin.
- Olivier de Sardan, J.-P., 1985, *Anthropologie et développement. Essai en socio-anthropologie du changement social*, Paris, Karthala.
- Price, S., 2011, *Au musée des illusions. Le rendez-vous manqué du quai Branly*, Paris, Denoël.